

Jérôme
Ferrari

Le sermon
sur la chute
de Rome

roman

**PRIX
GONCOURT
2012**

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Dans un village corse perché loin de la côte, le bar local est en train de connaître une mutation profonde sous l’impulsion de ses nouveaux gérants. À la surprise générale, ces deux enfants du pays ont tourné le dos à de prometteuses études de philosophie sur le continent pour, fidèles aux enseignements de Leibniz, transformer un modeste débit de boissons en “meilleur des mondes possibles”. Mais c’est bientôt l’enfer en personne qui s’invite au comptoir, réactivant des blessures très anciennes ou conviant à d’irréversibles profanations des êtres assujettis à des rêves indigents de bonheur, et victimes, à leur insu, de la tragique propension de l’âme humaine à se corrompre.

Entrant, par-delà les siècles, en résonance avec le sermon par lequel saint Augustin tenta, à Hippone, de consoler ses fidèles de la fragilité des royaumes terrestres, Jérôme Ferrari jette, au fil d’une écriture somptueuse d’exigence, une lumière impitoyable sur la malédiction qui condamne les hommes à voir s’effondrer les mondes qu’ils édifient et à accomplir, ici-bas, leur part d’échec en refondant sans trêve, sur le sang ou les larmes, leurs impossibles mythologies.

JÉRÔME FERRARI

Né à Paris en 1968, Jérôme Ferrari a enseigné en Algérie puis en Corse. Depuis septembre 2012, il est en poste dans les Émirats arabes unis.

Chez Actes Sud, il est l'auteur de quatre romans dont Un dieu un animal (2009, prix Landerneau ; Babel n° 1113) et Où j'ai laissé mon âme (2010, prix du roman France Télévisions, prix Initiales, prix Larbaud, grand prix Poncetton de la SGDL).

DU MÊME AUTEUR

VARIÉTÉS DE LA MORT, Albiana, 2001.

ALEPH ZÉRO, Albiana, 2002.

DANS LE SECRET, Actes Sud, 2007 ; Babel n° 1022.

BALCO ATLANTICO, Actes Sud, 2008 ; Babel n° 1138.

UN DIEU UN ANIMAL, Actes Sud, 2009 ; Babel n° 1113.

OÙ J'AI LAISSÉ MON ÂME, Actes Sud, 2010.

© ACTES SUD, 2012

ISBN 978-2-330-01333-2

JÉRÔME FERRARI

Le sermon
sur la chute de Rome

roman

ACTES SUD

à mon grand-oncle, Antoine Vesperini

Tu es étonné parce que le monde touche à sa fin ? Étonne-toi plutôt de le voir parvenu à un âge si avancé. Le monde est comme un homme : il naît, il grandit et il meurt. [...] Dans sa vieillesse, l'homme est donc rempli de misères, et le monde dans sa vieillesse est aussi rempli de calamités. [...] Le Christ te dit : Le monde s'en va, le monde est vieux, le monde succombe, le monde est déjà haletant de vétusté, mais ne crains rien : ta jeunesse se renouvellera comme celle de l'aigle.

SAINT AUGUSTIN,
sermon 81, § 8, décembre 410.

“Peut-être Rome n’a-t-elle pas péri
si les Romains ne périssent pas”

Comme témoignage des origines – comme témoignage de la fin, il y aurait donc cette photo, prise pendant l'été 1918, que Marcel Antonetti s'est obstiné à regarder en vain toute sa vie pour y déchiffrer l'énigme de l'absence. On y voit ses cinq frères et sœurs poser avec sa mère. Autour d'eux, tout est d'un blanc laiteux, on ne distingue ni sol ni murs, et ils semblent flotter comme des spectres dans la brume étrange qui va bientôt les engloutir et les effacer. Elle est assise en robe de deuil, immobile et sans âge, un foulard sombre sur la tête, les mains posées à plat sur les genoux, et elle fixe si intensément un point situé bien au-delà de l'objectif qu'on la dirait indifférente à tout ce qui l'entoure – le photographe et ses instruments, la lumière de l'été et ses propres enfants, son fils Jean-Baptiste, coiffé d'un béret à pompon, qui se blottit craintivement contre elle, serré dans un costume marin trop étroit, ses trois filles aînées, alignées derrière elle, toutes raides et endimanchées, les bras figés le long du corps et, seule au premier plan, la plus jeune, Jeanne-Marie, pieds nus et en haillons, qui dissimule son petit visage blême et boudeur derrière les longues mèches désordonnées de ses cheveux noirs. Et à chaque fois qu'il croise le regard de sa mère, Marcel a l'irrépressible

certitude qu'il lui est destiné et qu'elle cherchait déjà, jusque dans les limbes, les yeux du fils encore à naître, et qu'elle ne connaît pas. Car sur cette photo, prise pendant une journée caniculaire de l'été 1918, dans la cour de l'école où un photographe ambulant a tendu un drap blanc entre deux tréteaux, Marcel contemple d'abord le spectacle de sa propre absence. Tous ceux qui vont bientôt l'entourer de leurs soins, peut-être de leur amour, sont là mais, en vérité, aucun d'eux ne pense à lui et il ne manque à personne. Ils ont sorti les habits de fête qu'ils ne mettent jamais d'un placard truffé de naphthaline et il leur a fallu consoler Jeanne-Marie, qui n'a que quatre ans et ne possède encore ni robe neuve ni chaussures, avant de monter tous ensemble vers l'école, sans doute heureux que quelque chose se passe enfin qui les arrache un instant à la monotonie et à la solitude de leurs années de guerre. La cour de l'école est pleine de monde. Toute la journée, dans la canicule de l'été 1918, le photographe a fait le portrait de femmes et d'enfants, d'infirmes, de vieillards et de prêtres, qui défilaient devant son objectif pour y chercher eux aussi un répit et la mère de Marcel, et ses frères et sœurs, ont patiemment attendu leur tour en séchant de temps en temps les larmes de Jeanne-Marie qui avait honte de sa robe trouée et de ses pieds nus. Au moment de prendre la photo, elle a refusé de poser avec les autres et il a fallu tolérer qu'elle reste debout toute seule, au premier rang, à l'abri de ses cheveux ébouriffés. Ils sont réunis et Marcel n'est pas là. Et pourtant, par le sortilège d'une incompréhensible symétrie, maintenant qu'il les a portés en terre l'un après l'autre, ils n'existent plus que grâce à lui et à l'obstination de son regard fidèle, lui auquel ils ne pensaient même pas en retenant leur respiration

au moment où le photographe déclenchait l'obturateur de son appareil, lui qui est maintenant leur unique et fragile rempart contre le néant, et c'est pour cela qu'il sort encore cette photo du tiroir où il la conserve soigneusement, bien qu'il la déteste comme il l'a, au fond, toujours détestée, parce que s'il néglige un jour de le faire, il ne restera plus rien d'eux, la photo redeviendra un agencement inerte de taches noires et grises et Jeanne-Marie cessera pour toujours d'être une petite fille de quatre ans. Il les toise parfois avec colère, il a envie de leur reprocher leur manque de clairvoyance, leur ingratitude, leur indifférence, mais il croise les yeux de sa mère et il s'imagine qu'elle le voit, jusque dans les limbes qui retiennent captifs les enfants à naître, et qu'elle l'attend, même si, en vérité, Marcel n'est pas, et n'a jamais été, celui qu'elle cherche désespérément du regard. Car elle cherche, bien au-delà de l'objectif, celui qui devrait se tenir debout près d'elle et dont l'absence est si aveuglante qu'on pourrait croire que cette photo n'a été prise pendant l'été 1918 que pour la rendre tangible et en conserver la trace. Le père de Marcel a été fait prisonnier dans les Ardennes au cours des premiers combats et il travaille depuis le début de la guerre dans une mine de sel en Basse-Silésie. Tous les deux mois, il envoie une lettre qu'il fait écrire par l'un de ses camarades et que les enfants lisent avant de la traduire à haute voix à leur mère. Les lettres mettent tant de temps à leur parvenir qu'ils ont toujours peur d'entendre seulement les échos de la voix d'un mort, portés par une écriture inconnue. Mais il n'est pas mort et il rentre au village en février 1919 afin que Marcel puisse voir le jour. Ses cils ont brûlé, les ongles de ses mains sont comme rongés par l'acide et l'on voit sur ses lèvres craquelées les traces blanches

de peaux mortes dont il ne pourra jamais se débarrasser. Il a sans doute regardé ses enfants sans les reconnaître mais son épouse n'avait pas changé parce qu'elle n'avait jamais été jeune ni fraîche, et il l'a serrée contre lui bien que Marcel n'ait jamais compris ce qui avait bien pu pousser l'un vers l'autre leurs deux corps desséchés et rompus, ce ne pouvait être le désir, ni même un instinct animal, peut-être était-ce seulement parce que Marcel avait besoin de leur étreinte pour quitter les limbes au fond desquels il guettait depuis si longtemps, attendant de naître, et c'est pour répondre à son appel silencieux qu'ils ont rampé cette nuit-là l'un sur l'autre dans l'obscurité de leur chambre, sans faire de bruit pour ne pas alerter Jean-Baptiste et Jeanne-Marie qui faisaient semblant de dormir, allongés sur leur matelas dans un coin de la pièce, le cœur battant devant le mystère des craquements et des soupirs rauques qu'ils comprenaient sans pouvoir le nommer, pris de vertige devant l'ampleur du mystère qui mêlait si près d'eux la violence à l'intimité, tandis que leurs parents s'épuisaient rageusement à froter leurs corps l'un à l'autre, tordant et explorant la sécheresse de leurs propres chairs pour en ranimer les sources anciennes taries par la tristesse, le deuil et le sel et puiser, tout au fond de leurs ventres, ce qu'il y restait d'humeurs et de glaires, ne serait-ce qu'une trace d'humidité, un peu du fluide qui sert de réceptacle à la vie, une seule goutte, et ils ont fait tant d'efforts que cette goutte unique a fini par sourdre et se condenser en eux, rendant la vie possible, alors même qu'ils n'étaient plus qu'à peine vivants. Marcel a toujours imaginé – il a toujours craint de n'avoir pas été voulu mais seulement imposé par une nécessité cosmique impénétrable qui lui aurait permis de croître dans le ventre sec et

hostile de sa mère tandis qu'un vent fétide se levait et portait depuis la mer et les plaines insalubres les miasmes d'une grippe mortelle, balayant les villages et jetant par dizaines dans les fosses creusées à la hâte ceux qui avaient survécu à la guerre, sans que rien pût l'arrêter, comme la mouche venimeuse des légendes anciennes, cette mouche née de la putréfaction d'un crâne maléfique et qui avait surgi un matin du néant de ses orbites vides pour exhaler son haleine empoisonnée et se nourrir de la vie des hommes jusqu'à devenir si monstrueusement grosse, son ombre plongeant dans la nuit des vallées entières, que seule la lance de l'Archange put enfin la terrasser. L'Archange avait depuis longtemps regagné son séjour céleste d'où il restait sourd aux prières et aux processions, il s'était détourné de ceux qui mouraient, à commencer par les plus faibles, les enfants, les vieillards, les femmes enceintes, mais la mère de Marcel restait debout, inébranlable et triste, et le vent qui soufflait sans relâche autour d'elle épargnait son foyer. Il finit par tomber, quelques semaines avant la naissance de Marcel, cédant la place au silence qui s'abattit sur les champs envahis de ronces et de mauvaises herbes, sur les murs de pierre effondrés, sur les bergeries désertes et les tombeaux. Quand on l'extirpa du ventre de sa mère, Marcel demeura immobile et silencieux pendant de longues secondes avant de pousser brièvement un faible cri et il fallait s'approcher de ses lèvres pour sentir la chaleur d'une respiration minuscule qui ne laissait sur les miroirs aucune trace de condensation. Ses parents le firent baptiser dans l'heure. Ils s'assirent près de son berceau en posant sur lui un regard plein de nostalgie, comme s'ils l'avaient déjà perdu, et c'est ainsi qu'ils le regardèrent pendant toute son enfance. À chaque

fièvre bénigne, à chaque nausée, à chaque quinte de toux, ils le veillaient comme un mourant, accueillant chaque guérison comme un miracle dont il ne fallait pas espérer qu'il se répète car rien ne s'épuise plus vite que l'improbable miséricorde de Dieu. Mais Marcel ne cessait pas de guérir et il vivait, d'autant plus opiniâtre qu'il était fragile, comme s'il avait appris dans l'obscurité sèche du ventre de sa mère à consacrer efficacement toutes ses faibles ressources à la tâche épuisante de survivre jusqu'à en devenir invulnérable. Un démon rôdait sans cesse autour de lui, dont ses parents redoutaient la victoire, mais Marcel savait qu'il ne vaincrait pas, il aurait beau le jeter sans forces au fond de son lit, l'épuiser de migraines et de diarrhées, il ne vaincrait pas, il pouvait même s'installer en lui pour y allumer les feux de l'ulcère et le faire cracher du sang avec une telle violence que Marcel dut manquer une année entière d'école, il ne vaincrait pas, Marcel finirait toujours par se relever, même s'il sentait toujours dans son estomac la présence d'une main à l'affût qui attendait d'en déchirer les parois délicates du bout de ses doigts tranchants, car telle devait être la vie qui lui avait été donnée, constamment menacée et constamment triomphante. Il ménageait ses forces, ses affections, ses émerveillements, son cœur ne s'emballait pas quand Jeanne-Marie venait le chercher en criant, Marcel, viens vite, il y a un homme qui vole devant la fontaine, et ses yeux ne cillaient pas en regardant passer le premier cycliste qu'on eût jamais vu au village, qui dévalait la route à toute allure, les pans de sa veste flottant derrière lui comme des ailes d'échassier et il voyait sans émotion son père se lever à l'aube pour aller cultiver des terres qui ne lui appartenaient pas et s'occuper de bêtes qui n'étaient pas les siennes, alors

que s'élevaient de toutes parts les monuments aux morts sur lesquels des femmes de bronze qui ressemblaient à sa mère poussaient devant elles d'un geste auguste et décidé l'enfant qu'elles consentaient à sacrifier à la patrie, aux côtés de soldats qui tombaient la bouche ouverte en brandissant des drapeaux, comme si après avoir payé le prix de la chair et du sang, il fallait maintenant offrir à un monde disparu le tribut de symboles qu'il réclamait pour s'effacer définitivement et laisser enfin sa place au monde nouveau. Mais rien ne se passait, un monde avait bel et bien disparu sans qu'aucun monde nouveau ne vienne le remplacer, les hommes abandonnés, privés de monde, continuaient la comédie de la génération et de la mort, les sœurs aînées de Marcel se mariaient, l'une après l'autre, et l'on mangeait des beignets rassis sous un implacable soleil mort, en buvant du mauvais vin et en s'astreignant à sourire comme si quelque chose allait enfin advenir, comme si les femmes devaient finir par engendrer, avec leurs enfants, le monde nouveau lui-même, mais rien ne se passait, le temps n'apportait rien de plus que la succession monotone de saisons qui se ressemblaient toutes et ne promettaient que la malédiction de leur permanence, le ciel, les montagnes et la mer se figeaient dans l'abîme du regard des bêtes qui traînaient sans fin leurs carcasses maigres au bord des fleuves, dans la poussière ou dans la boue et, au fond des maisons, à la lueur des bougies, tous les miroirs reflétaient des regards semblables, les mêmes abîmes creusés dans des visages de cire. Quand la nuit tombait, recroquevillé au fond de son lit, Marcel sentait son cœur se serrer d'une angoisse mortelle parce qu'il savait que cette nuit profonde et silencieuse n'était pas le prolongement naturel et provisoire du jour mais

quelque chose de terrifiant, un état fondamental dans lequel retombait la terre, après un effort épuisant de douze heures, et auquel elle n'échapperait jamais plus. L'aube n'annonçait qu'un nouveau sursis et Marcel partait vers l'école, s'arrêtant parfois en chemin pour vomir du sang en se promettant de ne rien dire à sa mère qui l'obligerait à se coucher et prierait agenouillée à ses côtés en lui appliquant des compresses brûlantes sur le ventre, il ne voulait plus permettre que son démon l'arrache aux seules choses qui faisaient sa joie, les leçons du maître, les cartes de géographie colorées et la majesté de l'histoire, les inventeurs et les savants, les enfants sauvés de la rage, les dauphins et les rois, tout ce qui lui permettait de croire encore que, de l'autre côté de la mer, il y avait un monde, un monde palpitant de vie dans lequel les hommes savaient encore faire autre chose que prolonger leur existence dans la souffrance et le désarroi, un monde qui pouvait inspirer d'autres désirs que celui de le quitter au plus vite, car de l'autre côté de la mer, il en était sûr, on fêtait depuis des années l'avènement d'un monde nouveau, celui que Jean-Baptiste s'en alla rejoindre en 1926, mentant sur son âge pour pouvoir s'engager, effacer la mer et découvrir enfin, en compagnie des jeunes garçons qui fuyaient avec lui par centaines sans que leurs parents résignés ne trouvent, malgré les déchirements de l'adieu, aucune raison de les retenir, à quoi pouvait ressembler un monde. À table, près de Jeanne-Marie, Marcel mangeait en fermant les yeux pour rejoindre Jean-Baptiste sur des océans fabuleux, là où glissaient les jonques des pirates, dans des villes païennes pleines de chants, de fumée et de cris, et dans des forêts parfumées peuplées d'animaux sauvages et d'indigènes redoutables qui regarderaient son frère

avec respect et terreur comme s'il était l'Archange invincible, le destructeur des fléaux, à nouveau dévoué au salut des hommes, et, au catéchisme, il écoutait sans rien dire les mensonges de l'évangéliste car il savait ce qu'était une apocalypse et il savait qu'à la fin du monde le ciel ne s'ouvrait pas, qu'il n'y avait ni cavaliers ni trompettes ni nombre de la bête, aucun monstre, mais seulement le silence, si bien qu'on pouvait croire qu'il ne s'était rien passé. Non, rien ne s'était passé, les années coulaient comme du sable, et rien ne se passait encore et ce rien étendait sur toute chose la puissance de son règne aveugle, un règne mortel et sans partage dont nul ne pouvait plus dire quand il avait commencé. Car le monde avait déjà disparu au moment où fut prise cette photo, pendant l'été 1918, afin que quelque chose demeure pour témoigner des origines, et aussi de la fin, il avait disparu sans que personne s'en aperçoive et c'est avant tout son absence, la plus énigmatique et la plus redoutable des absences fixées ce jour-là sur le papier par le sel d'argent, que Marcel a contemplée toute sa vie, en suivant la trace dans la blancheur laiteuse du vignettage, sur les visages de sa mère, de son frère et de ses sœurs, dans la moue boudeuse de Jeanne-Marie, dans l'insignifiance de leurs pauvres présences humaines alors que le sol se dérobaient sous leurs pieds ne leur laissant plus d'autre choix que de flotter comme des spectres dans un espace abstrait et infini, sans issue ni directions, dont même l'amour qui les liait ne pourrait les sauver parce qu'en l'absence du monde, l'amour lui-même est impuissant. Nous ne savons pas, en vérité, ce que sont les mondes ni de quoi dépend leur existence. Quelque part dans l'univers est peut-être inscrite la loi mystérieuse qui préside à leur genèse, à leur croissance et à

leur fin. Mais nous savons ceci : pour qu'un monde nouveau surgisse, il faut d'abord que meure un monde ancien. Et nous savons aussi que l'intervalle qui les sépare peut être infiniment court ou au contraire si long que les hommes doivent apprendre pendant des dizaines d'années à vivre dans la désolation pour découvrir inmanquablement qu'ils en sont incapables et qu'au bout du compte, ils n'ont pas vécu. Peut-être pouvons-nous même reconnaître les signes presque imperceptibles qui annoncent qu'un monde vient de disparaître, non pas le sifflement des obus par-dessus les plaines éventrées du Nord, mais le déclenchement d'un obturateur, qui trouble à peine la lumière vibrante de l'été, la main fine et abîmée d'une jeune femme qui referme tout doucement, au milieu de la nuit, une porte sur ce qui n'aurait pas dû être sa vie, ou la voile carrée d'un navire croisant sur les eaux bleues de la Méditerranée, au large d'Hippone, portant depuis Rome la nouvelle inconcevable que des hommes existent encore, mais que leur monde n'est plus.